

I

Des années plus tard, quand je repense à ce jour, à cette seconde, aux alentours de 17 heures, le 24 août 1988, où tout a basculé, où la mort m'avait donné fermement rendez-vous et où je lui ai fait faux bond, j'en tremble encore, je l'avoue. Parce qu'aujourd'hui je sais ! Je mesure le terrible accident dont j'ai souffert et ses conséquences, les mois d'hôpital, de rééducation, les opérations successives, je connais la douleur épouvantable qui ne m'a plus jamais quitté, depuis des années, qui m'a conduit très loin dans l'aliénation et ne m'abandonnera plus jusqu'au dernier jour.

Mais je sais aussi qu'on peut survivre à tout. Que toute chute a une signification. Une nécessité. Et surtout : un rebond.

C'est pourquoi, s'il est possible de mourir plusieurs fois, il est évidemment imprescriptible, urgent, de vivre tout autant.

La Genair a été interdite de vol ce même été. Elle a cessé d'être commercialisée. Elle avait tué beaucoup trop. J'ai conscience d'être un rescapé. Le condamné à

qui, au dernier moment, on a finalement accordé une ultime grâce. Parce que normalement, je le répète, je n'avais aucune chance. Une chute libre de plusieurs centaines de mètres, en pleine montagne, ça ne pardonne pas. Au-dessus d'un pierrier ou d'un précipice en plus ! Tout seul. J'aurais dû mourir. Sur le coup, avec un peu de chance, ou après une terrible et irrémédiable agonie. Personne ne savait où j'étais. Et, bien entendu, à l'époque, il n'y avait ni radio ni téléphone portable. Aucun moyen de communication. J'avais peu de chances qu'on me localise rapidement. Le temps que les secours soient alertés et qu'ils me retrouvent... ça aurait fait les gros titres de la presse TV pendant... combien ? Une à deux semaines ?... « Sylvain Augier se tue dans un accident de parapente ». Ou alors : « Le Toulousain, promis à un bel avenir sur le petit écran, a disparu mercredi dans les Pyrénées. Son corps n'a pas encore été... » ; « Il n'y a plus d'espoir de retrouver... », etc.

Voilà ce qui aurait dû se passer. Mais à l'évidence ce n'est pas ce qui était écrit. Car ce jour-là, quand j'ai touché le sol (que je n'avais même pas vu arriver puisque je fixais toute mon attention au-dessus de moi, sur ma voile), ce n'est pas sur le pierrier que je me suis écrasé. Ce n'est pas non plus dans le précipice où j'aurais été déchiqueté. C'est entre les deux.

Et entre les deux, s'étendait un triangle pentu d'herbe de montagne, très moussue, très tendre, de quinze mètres sur quinze environ...

+

Tout mon corps a frappé sur le côté gauche. Si ça avait été la tête, je serais mort ou tétraplégique. Curieusement je ne sens rien. C'est fou. Le choc m'a paru tout petit. C'est en tout cas ce que je crois dans un premier temps. Je ne me rends pas compte encore que j'ai échappé à la mort. Et mon copain qui me disait hier au téléphone de ne pas voler avec cette aile maudite !... Quel imbécile je suis de ne pas l'avoir écouté. Elle est là, cette fichue voile, par terre, à quelques mètres derrière moi. Le temps de récupérer, je me cale bien pour ne pas glisser. Le terrain est très pentu. Il ne manquerait plus que je roule dans le vide. « Espèce d'idiot, tu n'as plus qu'à redécoller maintenant. »

Je regarde mon bras. C'est insensé car au bout, ma main n'y est pas ! Étrangement. Ma main, je la vois pourtant, mais pas du tout là où elle devrait être ! Complètement rabattue sur l'avant-bras. Je ne comprends pas. Alors j'ouvre ma combinaison comme je peux. Et là, je commence à trouver cela nettement moins drôle. Car à la place de ma main, j'aperçois les os de mon bras. Qui sortent. Double fracture ouverte, d'après ce que je peux juger au premier coup d'œil. Ça saigne un peu. Rien d'alarmant toutefois. Paradoxalement je ne ressens toujours rien, seule l'épaule me fait un peu mal. J'ai dû quand même me l'amocher sérieusement. « Bon, Sylvain, l'essentiel, c'est d'être toujours en vie, avec la tête en bon état. Le reste n'est pas si important. » J'ai toujours pratiqué l'autopersuasion. « Ce qui est pénible, c'est que je vais devoir replier mon aile et me débrouiller pour descendre à pied. Plus

question de voler. Ce n'est pas grave, je ferai l'émission de samedi avec un plâtre. Allez, il ne faut pas traîner. »

Seulement, au moment où je soulève ma jambe gauche pour me lever, je ne vois plus mon pied. Ma grosse chaussure blanche de montagne pend dans le vide.

Mais au bout de quoi, bon sang ?

Il me suffit de quelques secondes. Pour réaliser. Mon pied est quasiment arraché. À travers la chaussette, j'aperçois maintenant les os qui percent, ainsi qu'une sorte de tuyau élastique, rouge : une artère, presque totalement sectionnée. Et une tache, rouge vif, inquiétante, qui grossit à vue d'œil dans l'herbe. Brusquement, je réalise l'ampleur du désastre, la gravité de la situation : je suis en train de me vider de mon sang à toute allure. Je suis seul. Personne ne sait où je suis. Je ne peux ni bouger ni alerter qui que ce soit. Que puis-je faire ? Réponse : rien. Ou presque. Une seule chose est encore de mon ressort, parvenir à endiguer un peu l'hémorragie. Il y a quelques années, quand j'étais reporter à la rédaction de France Inter, j'avais passé six mois sur *Gauloises 3*, le voilier de Loïc Caradec et de Philippe Facque, en Patagonie, avec six marins et six alpinistes, à descendre les canaux de la Terre de Feu. On naviguait en direction du Hielo Continental, un énorme massif montagneux éternellement couvert de glace. Six mois, c'est long. J'avais appris beaucoup de choses. Nous avions tout le temps pour cela. Le médecin de l'expédition, Jean-Louis Étienne, m'avait donné des leçons de secourisme.

Notamment sur la manière de faire des garrots. En toute circonstance. Par exemple un garrot en compression, quand un membre est détaché du corps. Avec n'importe quoi, un bout de chiffon, tout ce qu'on veut. À l'époque, j'avais pensé : « Pourquoi pas, ça peut toujours servir. » Et puis j'aime apprendre, je suis d'un naturel curieux.

Je ne croyais pas si bien dire ! Ce jour-là, sur ma montagne, la leçon de Jean-Louis me revient en un instant. De toute façon, il n'y a pas trente-six solutions. Je n'ai pas énormément de moyens à ma disposition. La première urgence, c'est d'abord de bien me caler sur cette pente. Ce que je fais avec mon pied droit.

Ensuite, à la guerre comme à la guerre, j'enfonce mon poing droit ganté dans l'artère, pour la boucher au maximum.

C'est tout ce qui est en mon pouvoir. Le reste ne m'appartient pas, ne dépend pas de moi. Ne dépend plus de moi. C'est pourquoi je ne m'inquiète pas. Je ne panique pas. Qu'est-ce que ça changerait ? Bizarrement, je ne souffre toujours pas. Tant mieux parce que pour le reste... Mon sort n'est pas très enviable ! Il fait chaud. Et malgré mon garrot de fortune, le sang continue de couler. Sachant que l'homme a entre cinq et six litres de sang dans le corps, combien de temps vais-je tenir ? De deux choses l'une : soit mon heure est venue, soit elle ne l'est pas. Soit les secours arrivent à temps – les secours, ça veut dire un hélico, forcément –, soit ils arrivent trop tard.

Alors, comme je l'ai toujours fait, s'il ne me reste plus qu'une heure sur Terre, je veux la vivre pleinement, chaque minute, chaque seconde. Je suis là, sur mon triangle d'herbe, un pied broyé et la main en charpie, sous un soleil de plomb. Le sang s'échappe de mon corps et emporte doucement avec lui ma vie. Oui, la vie me quitte. Il y a peu de chances désormais que je fasse l'émission de samedi sur TF1. D'ailleurs, si je m'en sors, il y a peu de chances à mon avis que je refasse une émission tout court ! On va me trouver un remplaçant au pied levé – mauvais jeu de mots dans ces circonstances – et m'oublier dans la foulée. L'audience n'attend pas. Tant mieux, en un sens. Je savais bien que ce n'était pas pour moi. Je me demandais même comment j'allais me tirer de là. Eh bien, on dirait que le ciel m'a donné une réponse ! Jusqu'à présent, ma vie a été trop simple, trop gâtée. Irréelle. Voici une entrée fracassante dans la réalité. J'ai trente-trois ans.

Il était temps !

C'est long, la dernière heure de sa vie. Plus exactement, c'est lent. Je n'ai pas peur de la mort, même si je n'ai pas de certitude sur ce qui se passe dans cet « après » mystérieux. Je suis croyant. J'ai été élevé dans la religion catholique. J'ai fait ma communion. Avec mes parents, on allait à la messe tous les samedis en fin d'après-midi à Toulouse. Ce que je n'aime pas, c'est le dogme et la vision d'un Dieu le Père Grand Horloger Tout-Puissant. Je pense plutôt que Dieu est en chacun de nous. Je comprends enfin, à cet instant, le sens, l'importance de la prière. Je prie. Et sur mon triangle

d'herbe de montagne, je me mets à fredonner. Une
chanson de Jean-Jacques Goldman.

Il y a

Des jours et des nuits lentes

Et l'histoire absente...

J'adore Goldman. J'ai toujours rêvé de le rencon-
trer. Je n'en ai pas eu l'occasion... encore... Si je m'en
sors...

Et loin de tout, loin de moi

C'est là que tu te sens chez toi

De là que tu pars, où tu reviens chaque fois

Et où tout finira

Il y a...

Le sang coule, la vie me quitte. Je ne me suis pas
marié. Je n'ai pas eu d'enfant. Je garde mon poing ren-
tré dans mon artère. Au seuil de la mort je pense à ma
mère. Et je souris. Je souris de toutes mes dents. Parce
que si mon heure est venue, je veux qu'on puisse lui
dire : « On l'a retrouvé avec le sourire sur les lèvres. »
Qu'elle sache que je meurs heureux, tranquille, sans
souffrance.

Mon dernier message est pour elle.

[...] *Et plus la terre est aride, et plus cet amour est grand.*

Comme un mineur à sa mine, un marin à son océan.

Plus la nature est ingrate, avide de sueur et de boue.

Parce que l'on a tant besoin que l'on ait besoin de nous.

Elle porte les stigmates de leur peine et de leur sang.

*Comme une mère préfère un peu son plus fragile
enfant [...]*